Cordiam

ESC CONGRESS 2026

Interview de François Schiele par Nicolas Danchin

« J'ai vu l'ESC tout petit, et maintenant c'est l'un des plus grands congrès mondiaux de cardiologie »

Professeur de cardiologie au CHU de Besançon, aujourd'hui retraité, François Schiele participe à l'ESC depuis près de quarante ans. De son premier congrès à Nice en 1989 à l'édition 2026 de Munich, il a été le témoin de la transformation spectaculaire de la Société Européenne de Cardiologie. Il raconte une histoire faite de recommandations, de recherche, de stress au moment des présentations… mais surtout de rencontres et de discussions qui, selon lui, ne pourront jamais être remplacées par le « remote ».

2026 sera probablement l'un de mes derniers congrès de l'ESC. Et lorsque l'on regarde en arrière, on se rend compte à quel point cette manifestation a changé.

Aujourd'hui, l'ESC est une véritable machine, extrêmement bien organisée. Il y a beaucoup de monde, une présence importante de l'industrie, des symposiums, des sessions éducatives, des recommandations, du matériel électronique, des applications… Tout cela est désormais parfaitement structuré autour d'un événement devenu incontournable.

À un moment, notamment avec le COVID et le développement du travail à distance, j'ai cru que cette grande réunion annuelle allait peut-être perdre de son importance. Après tout, on pouvait désormais accéder très rapidement aux informations depuis son ordinateur, suivre des présentations à distance et travailler en « remote ».

Mais ce n'est absolument pas ce qui s'est passé.

L'audience est toujours considérable et l'ESC apparaît aujourd'hui comme un événement extrêmement solide.

De Nice en 1989 à Munich en 2026

Mon premier congrès de l'ESC remonte à **1989, à Nice**.

À l'époque, on était très loin de ce que l'on connaît aujourd'hui. Le congrès était beaucoup plus confidentiel et ressemblait presque à une foire ou à une kermesse. Il y avait peu d'industrie et les sessions étaient beaucoup plus ouvertes.

Dans les discussions, celui qui parlait le plus fort, le plus longtemps et dans le meilleur anglais avait probablement davantage de chances de convaincre !

C'était presque un exercice de rhétorique. On était dans une sorte de forum à la Romaine, avec des orateurs qui venaient haranguer la foule. On n'avait pas nécessairement besoin de beaucoup de science : il fallait surtout savoir communiquer.

Quand j'étais jeune, cela me paraissait d'ailleurs un peu étrange.

Mais progressivement, tout cela s'est extrêmement bien structuré.

Les recommandations ont changé la façon de faire de la cardiologie

L'une des évolutions majeures de la Société Européenne de Cardiologie a été, pour moi, l'importance prise par les **recommandations**.

Elles sont progressivement devenues une sorte de bible, presque notre texte de loi.

Et c'est relativement récent dans l'histoire de l'ESC : les recommandations se sont véritablement développées au début des années 2000.

À partir de là, on a commencé à voir la Société Européenne de Cardiologie nous guider, voire nous imposer certaines stratégies thérapeutiques, sur la base des résultats des études scientifiques.

Cela a marqué une véritable évolution dans notre façon de pratiquer.

Pendant longtemps, il existait une opposition entre ceux qui traitaient « au feeling », en s'appuyant essentiellement sur leur expérience, et ceux qui considéraient qu'il fallait s'appuyer sur les données scientifiques.

Les bons médecins de famille avaient leur expérience, leur intuition, leur connaissance du patient. Et puis il y avait ceux qui allaient chercher les données, lire les études et faire l'effort supplémentaire de baser leurs décisions sur la littérature scientifique.

Les recommandations ont contribué à rapprocher ces deux mondes.

Devenir acteur de la science

Lorsque j'étais jeune médecin, une autre particularité de ces congrès m'a beaucoup marqué : la possibilité d'envoyer un abstract et de présenter ses propres travaux.

Les communications orales étaient relativement ouvertes. On pouvait envoyer sa science personnelle et, si elle était retenue, monter sur scène pour la présenter.

C'était évidemment stressant, mais la présentation ne durait que dix ou quinze minutes. Et surtout, il pouvait y avoir une publication à la clé.

On avait alors réellement l'impression de **fabriquer la science**.

Quand on est jeune médecin, on apprend la cardiologie, on accumule des connaissances et on reste essentiellement spectateur. Et puis, tout à coup, on découvre qu'il suffit parfois de monter sur un podium avec un abstract pour expliquer à une audience comment on travaille, ce que l'on a découvert et pourquoi cela pourrait être intéressant.

À ce moment-là, **on devient acteur**.

Et c'est probablement l'une des grandes forces de ces congrès : **passer du statut de spectateur à celui de participant à l'évolution de sa propre discipline.**

L’abstract comme point de départ d’une carrière scientifique

Pourtant, je ne me suis jamais dit que j’allais devenir un acteur majeur de l’évolution de la cardiologie !

Tout commence beaucoup plus simplement.

L’appel à abstracts arrive généralement au mois de janvier, alors que le congrès a lieu à la fin du mois d’août. Il y a donc une longue distance entre les deux. Et en janvier, on se dit simplement : « Pourquoi ne pas envoyer un abstract ? » On regarde alors les données dont on dispose. Cela pousse à mettre en place un registre, à participer à un registre existant ou à essayer de répondre à une question.

Dans les années 1990, nous avions par exemple notre propre registre à l’hôpital. Beaucoup de villes ont fait la même chose.

Mais très vite, je me suis rendu compte que je n’avais pas suffisamment de patients pour faire quelque chose de solide.

J’ai alors eu la chance d’accéder à FAST, et je remercie vraiment les personnes qui ont permis cela. Cela donnait accès à un registre bien construit, avec suffisamment de données pour faire émerger de nouveaux résultats.

Et tout part de là. On envoie un abstract. Puis, quelques mois plus tard, en mai ou juin, on reçoit la réponse : accepté ou refusé. Si c’est accepté, évidemment, tout change. On se dit que l’été va être un peu chargé, parce qu’il va falloir travailler sur la présentation et surtout se préparer au congrès.

« Je ne parlais pratiquement pas anglais »

Les premières présentations sont aussi un véritable exercice de dépassement de soi.

Dans mon cas, j’avais plusieurs handicaps majeurs.

Je ne maîtrisais pas nécessairement très bien la pathologie sur laquelle je communiquais. Mes compétences méthodologiques étaient assez faibles. Et surtout, je ne parlais pratiquement pas anglais.

Donc, lorsque je me suis retrouvé à présenter mes premiers travaux devant une audience internationale, je me suis demandé ce qui pouvait bien pousser quelqu’un à se jeter ainsi dans le vide !

Je me souviens surtout du stress avant de prendre la parole.

Et puis il y avait un moment encore pire : **la fin de la présentation et le début des questions.**

Je savais que je n’allais probablement pas comprendre la moitié des questions. Mais il fallait quand même y répondre.

C’est pourtant un exercice intellectuel formidable.

Je n’ai jamais ressenti de véritable honte. J’ai probablement répondu à la moitié des questions dans certaines situations, mais on me l’a pardonné !

Et une fois que c’était terminé, il y avait d’abord le soulagement.

Puis venait immédiatement la suite : maintenant, il fallait écrire le papier.

Une dynamique qui vous entraîne

C'est ainsi que les choses se mettent progressivement en place.

On présente un abstract, puis on se dit qu'il faut transformer ce travail en publication. Et petit à petit, cela devient une habitude.

On finit par produire de la recherche, alors même que ce n'était pas nécessairement planifié.

Je n'ai jamais construit ma carrière en me disant : « Je vais écrire des papiers. »

Non.

Il a simplement suffi, au départ, d'un abstract et de l'envie de participer à un congrès parce que cela semblait intéressant.

Et une fois que l'on est dans cet engrenage, on y reste.

Les discussions de couloir, une richesse irremplaçable

Aujourd'hui, les congrès ont également changé dans leur façon de produire et de présenter la recherche. Il y a peut-être moins de travaux personnels qu'auparavant, davantage de grands registres et de grandes études.

Mais une chose demeure essentielle : **les discussions dans les couloirs.**

Elles reprennent finalement un peu l'esprit des premiers congrès, celui du forum où les gens échangeaient directement après les sessions.

On sort d'une présentation, on discute avec son voisin, on confronte les résultats à notre pratique, on se demande si ce qui vient d'être présenté est réellement applicable.

Et c'est là que le présentiel conserve toute sa valeur.

Le « remote » ne remplacera jamais cela.

Bien sûr, on peut avoir accès à toutes les informations depuis chez soi, devant son ordinateur. Mais on ne communique pas de la même manière avec la personne assise à côté de soi dans une salle.

Ces échanges permettent notamment de remettre certaines recommandations ou certaines nouvelles données dans le contexte de la pratique quotidienne.

On peut se dire : cette stratégie n'est pas vraiment applicable en France, elle est trop compliquée, ou alors nous n'avons peut-être pas compris exactement ce que les auteurs voulaient dire.

Et cette discussion est essentielle.

Près de quarante ans d'ESC

Lorsque je regarde ma carrière, l'ESC a donc été un élément particulièrement marquant.

Bien sûr, il y a aussi les congrès américains. Il n'y a pas qu'un seul grand rendez-vous international.

Mais l'ESC, je l'ai vu lorsqu'il était encore tout petit.

Et aujourd'hui, c'est clairement, et depuis longtemps, **l'un des plus grands congrès mondiaux de cardiologie**.

La production scientifique et les recommandations qui en sortent contribuent directement à transformer nos pratiques et, plus largement, la cardiologie dans le monde.

C’est finalement ce qui donne toute sa valeur à cette longue histoire.

Pendant près de quarante ans, j’ai vu un congrès se transformer, passer d’un forum assez artisanal à une immense organisation internationale.

Mais derrière la machine, les technologies, les applications et les milliers de participants, il reste quelque chose de très simple : des cardiologues qui se rencontrent, qui présentent leurs travaux, qui discutent et qui essaient, chacun à leur niveau, de faire avancer leur discipline.

Et c’est peut-être cela, finalement, qui explique pourquoi l’ESC continue d’exister avec une telle force.